

L'inceste, victime du silence

“Skrik” résonne comme le cri d’une femme amnésique dont le passé ressurgit. D’une actualité toujours brûlante.



Skrik Où Bruxelles, Théâtre National **Quand** du 5 au 15 mai **Rens.** Info@theatrenational.be ou 02.203.41.55. Chaque représentation sera suivie d’une rencontre avec des spécialistes du secteur judiciaire ou psychologique.

Entretien Laurence Bertels

Certaines vérités sont plus inacceptables que d’autres. Et pourtant... De toutes les violences, celles à l’égard des enfants sont souvent les plus silencieuses. A fortiori quand elles surviennent au cœur de la famille... Selon une enquête de l’Unicef, 81 % des victimes d’agressions sexuelles sont des mineurs et 94 % de leurs agresseurs sont des proches. En outre, 96 % des victimes souffrent ensuite d’anxiété, d’idées suicidaires, de dépression, de phobies... Mais aussi de douleurs chroniques, troubles alimentaires...

“C’est un crime de masse, nous dit Elisabeth Woronoff, metteuse en scène du spectacle *Skrik*, comme *Le Cri de Edvard Munch, en norvégien*, précise-t-elle. C’est le cri cathartique d’une femme qui se ressouvient, après des années d’amnésie traumatique. Elle commence à avoir des flashes. Elle a besoin de comprendre son passé, de se reconstruire, de reprendre le pouvoir sur sa vie. Le spectateur vit de l’intérieur cette expérience de ressurgissement, une immersion par le son, la scénographie, les corps des acteurs, la voix, la musique, un foisonnement de modes d’expression et de langues pour voir la réalité en face, même si rien n’est montré.”

Sous une forme multidisciplinaire déployée par six interprètes, le spectateur vivra une expérience troublante : entrer dans le cerveau d’une femme, survivante de viol, qui recouvre la mémoire et reconstruit son identité.

Le spectacle d’Elisabeth Woronoff, également comédienne, plasticienne, musicienne et photographe, aurait dû être joué au National en janvier dernier.

Il a été reporté, en raison du confinement, et sera à l’affiche du 5 au 15 mai. Toutefois, vu l’actualité brûlante du sujet, la table ronde prévue à l’époque autour du spectacle avait été maintenue sous forme virtuelle. Elisabeth Woronoff nous avait confié alors être soulagée que la rencontre au National ait bel et bien lieu, car il s’agit pour elle d’un combat au long cours. Et l’on sait à quel point, avec des œuvres comme *La Familia grande* de Camille Kouchner (Seuil, 2021) ou le film *Les Chatouilles* d’Andrea Bescond et Eric Métayer, sorti en 2018, l’art accélère les prises de conscience.

Deux fois plus d’appels

La coordinatrice de SOS Inceste nous a confirmé, pour sa part, l’augmentation de demandes depuis le premier confinement, surtout du côté des enfants très exposés durant cette période, et la sortie du livre de Camille Kouchner. “Avant, nous avions trois à quatre nouveaux appels par semaine, en plus des personnes suivies à moyen et long termes. Nous sommes passés à cinq à dix nouvelles demandes. L’hypothèse que nous pouvons émettre est que le confinement a entraîné un repli plus important sur soi de la part de certaines personnes, qui se retrouvent encore plus seules qu’avant. Cette solitude crée une introspection, un retour sur le passé et un besoin de parler. La souffrance, l’anxiété, la dépression augmentent avec la solitude. C’est du confinement sur du confinement. On assiste à un phénomène d’ondes de choc progressif, qui s’est installé dans la société, depuis les affaires Dutroux et



Dans “Skrik”, une femme commence à avoir des flashes, a besoin de comprendre son passé.

“C’est une réalité extrêmement difficile à penser, car nous sommes amenés à nous interroger sur nos familles, sur le rapport avec chacun, sur la confiance qu’on peut avoir, ou non, envers nos proches. C’est très confrontant.”

Lily Bruyère
coordinatrice de SOS Inceste.

consorts, suite auxquelles les agressions sexuelles sur enfant sont devenues une réalité et non plus un fantasme. Ensuite, il y a eu les révélations des victimes de l’Église, celles du milieu sportif, la mouvance #Metoo... La conscience s’éveille de manière homéopathique”, nous dit Lily Bruyère, qui dénonce l’omerta autour de l’inceste, qui sévit dans la sphère privée, censée être sécurisante. Mais la famille devient, pour certains, le lieu de tous les dangers, de toutes les maltraitements. “C’est une réalité extrêmement difficile à penser, car nous sommes amenés à nous interroger sur nos familles, sur le rapport avec chacun, sur la confiance qu’on peut avoir, ou non, envers nos proches. C’est très confrontant.”

Dimension amnésique

Il a aussi une dimension amnésique liée à l’inceste. La victime ne peut parler pour de multiples raisons, dont les conséquences du trauma, en soi. Parler engendre des conséquences en cascade. “L’enfant doit souvent mettre en place des moyens de défense, dont l’amnésie traumatique, pour survivre au choc, développer du déni, de la minimisation, du clivage, de la dissociation. Toutes ces défenses freinent la libération de la parole. Sans oublier les menaces, explicites ou implicites, dont l’enfant est victime : ‘Si tu parles, ta mère mourra, on te placera, toi et tes frères et sœurs... Qui te croira ? Tu as rêvé.’ On rencontre des personnes qui doutent terriblement, qui sont déconnectées d’elles-mêmes à cause du trauma et de ce qu’on leur a dit. L’inceste, c’est aussi du viol psychique, du non-droit à l’intimité, des mères dans le déni, complices ou instigatrices, un système familial. C’est une problématique très complexe. Les enfants payent un lourd tribut à cause du dysfonctionnement adulte. Pour eux, l’école est une bouée de secours. Les mesures prises pour raisons sanitaires vont avoir des conséquences explosives”, conclut sans détour notre interlocutrice.